

# Aurélien Bellanger

## Le continent de la douceur



folio



COLLECTION FOLIO



Aurélien Bellanger

Le continent  
de la douceur

Gallimard

L'histoire européenne, malgré d'innombrables convulsions, n'a pas trouvé nécessaire, encore, de faire exister la petite principauté du Karst. L'ouvrage que vous tenez entre les mains relève ainsi, par sa faute, de l'histoire contrefactuelle. Si le lecteur retrouve ou croit reconnaître, cependant, certaines personnes réelles, il devra se résoudre à les traiter comme les protagonistes d'une histoire parallèle et fantaisiste : celle où le Karst aurait réussi à accéder à l'indépendance.

© Éditions Gallimard, 2019.

*Couverture : Albrecht Dürer,  
Vue du val d'Arco dans le Tyrol méridional,  
vers 1495 (détail). Musée du Louvre, Paris.  
Photo © RMN-GP (musée du Louvre) / Michèle Bellot.*

Aurélien Bellanger est né en 1980. Il est l'auteur de plusieurs romans dont *La théorie de l'information*, *L'aménagement du territoire*, prix de Flore 2014, *Le Grand Paris* et *Télé réalité*, ainsi que d'une pièce de théâtre, *Eurodance*, et d'un ouvrage de chroniques, *La France*.





Je n'aime pas vraiment les mathématiques, à proprement parler elles m'ennuient.

L. E. J. BROUWER



## PROLOGUE

*6 septembre 2015*

Les mathématiciens étaient passés avec facilité, comme une seconde naissance, à travers les bassins en nylon tissé des baudriers fluo et ils évoluaient déjà dans les branchages luminescents par grappes de trois ou quatre – les plus beaux fruits de la terre, les ramifications dernières des sciences mathématiques, les cerveaux les plus légers du monde. Accrochés les uns aux autres par la même ligne de vie, leurs corps dessinaient un long théorème qui transformait le ciel chlorophyllien en un grand tableau verdâtre d’université.

Beaucoup avaient déjà pratiqué l’escalade en club et l’accrobranche ne représentait aucune difficulté pour eux. Ils portaient des tee-shirts dont les lettres réfléchissantes rappelaient les codes d’identification des sociétés à la Bourse : PICS, WBCA, DBNY.

On reconnaissait, prêt à s’élancer sur une tyrolienne, Ewan Finley, de la Perth Indoor Climbing Society, un spécialiste de l’optimisation et

des points fixes de Brouwer. Alice Tempter, de la Waterval Boven Climbing Association, la principale représentante de l'école autrichienne dans l'hémisphère Sud, connue pour sa puissante réfutation des théories de l'équilibre général, était juste derrière lui, sur la petite plateforme. Encore sur le pont de corde qui menait à elle, Chris Salomon, le pionnier des cryptomonnaies – certains journalistes d'investigation avaient parfois voulu voir en lui l'insaisissable Satoshi Nakamoto, l'inventeur du bitcoin en personne –, portait un tee-shirt vintage du Dumbo Boulders of New York. La cordée comprenait également Bénédicte Martin, la *chief mathematician* de la Société générale, une spécialiste de l'analyse quantitative des marchés, et une rescapée de l'affaire Kerviel.

Les idéogrammes d'un club d'escalade indoor de la préfecture de Nara, à côté d'Osaka, étaient floqués sur le débardeur en résille jaune de Sakura Imento, l'un des pionniers du deep learning, qui vivait depuis quelques mois reclus dans le Nebraska, où il développait, pour Warren Buffett, longtemps réticent – « *Never invest in a technology that you're not sure you understand* » –, le premier réseau neuronal de Berkshire Hathaway, la société d'investissement du vieux milliardaire. Cheng Lu, le *chief engineer* du high-frequency trading à Chase Manhattan, portait un débardeur simplement siglé NYC, du même orange que le tee-shirt Wolfram Society du Belge Mokhtar Berudikc, le spécialiste des logiques non standard, et l'auteur, l'année précédente, d'un article remarqué : « From the Lack of Regulator to the Absence of Third Excluded :

For an Intuitionistic Theory of the Market », qui décrivait les marchés financiers comme des mathématiciens idéaux.

Le dernier Prix Nobel d'économie n'avait pas pu faire le voyage, mais il s'était fait représenter par l'une de ses étudiantes, l'Ivoirienne Alaba Aighewi, dont un récent article contestait les critiques de la théorie du ruissellement contenues dans le dernier best-seller de Bruno Parette. Elle aidait justement l'actuelle titulaire de la bourse Spitz, Minda Hernandez, qui avait elle découvert de graves manquements méthodologiques dans les prophéties de Stiglitz sur le futur effondrement de l'euro, à accrocher sa poulie à son baudrier. Le Brésilien Leandro de Souza, enfin, portait, comme les années précédentes, un grand tee-shirt Karl Marx, sans que cela nuise en rien à la fluidité de ses gestes, ni à la finesse de ses analyses du modèle de Black-Scholes, dont il venait encore de généraliser les résultats pour permettre son application à des situations de plus en plus concrètes – il jurait, comme à chacune de ses apparitions depuis vingt ans qu'il venait là le premier dimanche de septembre, qu'on n'était plus qu'à une année ou deux de développer un outil qui rendrait les marchés intrinsèquement prévisibles : il n'y aurait alors plus jamais de crises économiques et ce serait pour l'humanité une aussi grande avancée que la conquête du feu, aussi beau que si l'économie planifiée des marxistes avait eu la moindre chance de posséder cet ordinateur central qui lui avait toujours fait si cruellement défaut.

Les hauts fonctionnaires européens, plus empruntés, s'étaient fait prêter des shorts Adidas

identiques et des tee-shirts multicolores, et ils n'en étaient encore qu'à la première moitié du parcours, de l'autre côté de la clairière. En vert : la Slovène Violeta Bulc, la commissaire aux Transports. En bleu et jaune : les Baltes Vigor Retyk et Marten Volger, l'architecte des partenariats spéciaux de l'Union européenne avec les micro-États et le conseiller en charge des régions ultrapériphériques auprès du commissaire à la Politique régionale. En rose : l'Allemand Viktor Schlenk, le délégué de la Commission, l'œil et la voix de Jean-Claude Juncker, d'habitude plutôt maussade, mais soudain émerveillé par la cité végétale qui s'ouvrait devant lui, avec toutes ces plateformes, ces escaliers, ces passerelles vertigineuses et joyeusement piranésiennes. En orange, l'Anglaise Nadine Robb, de la Direction générale du développement et de la coopération, ses cent vingt kilos de gourmandise technocratique serrés par un baudrier trop étroit et sur le point de disparaître dans un tunnel aérien tendu entre deux arbres. En rouge : le Polonais Viktor Chelinktov, le responsable des écosystèmes forestiers auprès du Fonds européen agricole pour le développement rural, qui n'avait, singulièrement, encore jamais grimpé à aucun arbre, et qui s'étonnait de la facilité avec laquelle il avait rejoint la plateforme accrochée au tronc lisse d'un hêtre à plus de trente mètres du sol. Il ne put d'ailleurs s'empêcher de vérifier que celle-ci était fixée à l'arbre de façon réversible : elle tenait bien sur des cales trapézoïdales en bois tendre dans lequel le câble s'enfonçait en laissant le tronc du hêtre intact. Toute cette Atlantide suspendue aux

branchages, cette seconde Bruxelles conforme à tous les règlements forestiers, à tous les codes sylvestres, pourrait se résorber en quelques heures sans laisser aucune trace sur la forêt, comme un ruban de lierre qu'on tirerait doucement jusqu'au sol : cela constituait, se dit le fonctionnaire européen, une indéniable prouesse – et il frissonna un instant à l'idée d'un monde qui serait ainsi débarassé des humains et rendu à la cruelle mollesse des forêts primitives.

D'autres VIP, encore indiscernables, venaient à leur suite – des points colorés à travers les branches, parmi lesquels devaient se trouver le Miraculé et son frère. Ceux qui avaient été exemptés d'accrobranche s'étaient regroupés dans une clairière au milieu des arbres, en attendant que retombent leurs confrères, mathématiciens, archanges technocratiques, fonctionnaires étincelants. C'était ainsi la première apparition publique de Manuel Barroso, l'ancien président de la Commission, depuis son transfert polémique chez Goldman Sachs, aussitôt son mandat fini – le Forum était peut-être le seul endroit du monde où l'accusation de cynisme ne portait pas et où l'on voyait dans la fusion possible entre les pouvoirs politique et bancaire une aussi bonne nouvelle que l'avait été autrefois le mariage de Catherine de Médicis et d'Henri II, ou la lente transmutation des Rothschild en dynastie princière : l'aboutissement de cette longue évolution politique, qui remontait au moins aux croisades, et qui avait toujours été le moteur secret de l'Europe – Jean Monnet n'avait-il pas été lui-même banquier ?

Dominique Strauss-Kahn, l'ancien président du FMI, effectuait lui aussi l'une de ses premières réapparitions sur la scène internationale, après la désastreuse affaire du Sofitel ; assis sur une chaise, au pied d'un chêne, il terminait une partie d'échecs sur son BlackBerry en discutant de la dette grecque et de la crise de l'euro avec le ministre des Finances serbe. Son ami Stéphane Fouks, du groupe Havas, qui prenait en charge, comme chaque année, l'organisation du Forum, venait de les rejoindre, et il soutenait, avec une certaine truculence, les vues orthodoxes de l'ancien ministre français sur la dette : la laisser filer, ainsi que le voulaient les keynésiens, était absurde, comme il était inutile de la rembourser trop vite. Il fallait tenir le cap, réduire les déficits et afficher une solvabilité insolente, pour éviter de devoir tout acheter cash au prix anormalement élevé qu'on réservait aux mauvais payeurs « servis au cul du camion ». Quelques-uns des négociateurs du Traité de libre-échange transatlantique qui visait à éloigner définitivement les pays d'Europe de ce quai de déchargement cauchemardesque étaient justement présents, mais ils avaient fait vœu de silence, et il leur était impossible de rien révéler sur les négociations secrètes qu'ils menaient pour harmoniser les normes douanières entre l'Amérique et l'Europe.

Malgré la présence un peu vexatoire de sa plus brillante contradictrice, Paretto, l'économiste à la mode, était finalement venu. Son *Livre noir du libéralisme* avait été traduit dans le monde entier, sans que les promesses de révolution marxiste de



ses pages conclusives – peu de lecteurs avaient été jusque-là – soient prises au sérieux. Obama l’avait cité dans l’un de ses discours, et l’économiste avait passé la décennie à donner des conférences à travers la planète, de Singapour à Davos – ses appels à une refondation du capitalisme étaient toujours bien entendus, et continueraient à l’être. Il était alors en pleine discussion avec la titulaire de la bourse du prince Jan von Karst pour la pensée économique, Ute Lindberg, la sensation du moment. La plupart des invités avaient lu, au minimum, une recension de son ouvrage, paru au début de l’année, livre dont il se disait qu’il était le plus grand ouvrage d’économie en langue allemande depuis *Le Capital*, sinon depuis la Bible de Luther : *De la grâce aux taux d’intérêt, pour une théorie unifiée du rachat*.

Les Clinton, déjà en campagne pour les primaires démocrates du printemps 2016, n’avaient pas pu faire le déplacement, mais Christopher Hill, le dernier des négociateurs de Dayton après les disparitions de Richard Holbrooke et de Warren Christopher, participerait cette année à une table ronde sur les vingt ans de leur signature.

Alan Greenspan était bien venu, lui, et ce pour la quatrième fois, mais il était reparti le matin même, excusé par son âge. Le fait que l’homme qui avait tenu l’avenir du monde entre ses mains, qui avait vaincu l’URSS et permis le passage harmonieux d’un siècle de domination américaine à un autre soit encore en vie était une source de ravissement général. Il avait été un ami d’Ayn Rand, ainsi que de la chancelière de la principauté à l’époque où

elle était la reine incontestée de Wall Street, et il avait plusieurs fois déclaré qu'elles étaient les deux personnes les plus brillantes qu'il ait eu l'occasion de rencontrer. Les habitués s'étonnaient d'ailleurs de l'absence d'un autre grand ami de la chancelière, le célèbre philosophe français QPS, l'un des meilleurs esprits de ce monde.

Plusieurs responsables turcs avaient, eux, fait le déplacement pour assister à ce Forum qu'on considérait souvent comme l'antichambre de l'Europe, au pied d'une citadelle dont certains aimaient rappeler qu'elle marquait le point d'extension maximale de l'Empire ottoman, d'autres qu'aucun siège n'avait jamais pu la faire tomber. L'un d'eux avait même tenu à se joindre, en gage d'amitié, aux groupes des grimpeurs, et on lui avait prêté une tenue rose fluo qu'il portait avec une dignité étonnante. Il fumait de longues cigarettes blanches et avait dépassé la soixantaine, mais il avait surpris la plupart des mathématiciens par la souplesse de ses mouvements, ainsi que par l'excessive sophistication de son briquet.

On se répétait, de branche en branche et de table en table, le bon mot de l'élégant diplomate : la crise de 2008 avait été moins une crise qu'un changement de paradigme, qu'un coup de balancier vers l'est. La Chine avait en tout cas envoyé deux interprètes de sa future hégémonie, l'un qui rappelait à tous les racines confucéennes de la Chine, d'où découlait son penchant naturel pour l'équilibre et son anti-impérialisme métaphysique, l'autre qui vantait, auprès d'un ingénieur indien inquiet des nouvelles installations portuaires de la

Chine au Pakistan et dans la corne de l'Afrique, le programme des nouvelles routes de la soie – les ministres tadjik et éthiopien des Transports, assis à sa gauche, semblaient eux approuver, en hochant la tête, ce qu'ils entendaient de leurs échanges.

L'Afrique était d'ailleurs bien représentée : on avait donné cette année-là des noms de pays africains aux tables du pique-nique en forêt qui devait clore de façon informelle, avant un dîner de gala à la citadelle, les échanges du XX<sup>e</sup> Forum – peut-être le plus réussi de tous. Il y avait ainsi, répartis à toutes les tables, de l'Algérie au Zimbabwe, une cinquantaine de journalistes, venus du monde entier, comme l'Italien Roberto Garnieri, le correspondant du *Corriere della Sera*, en poste à Bruxelles depuis si longtemps qu'on disait qu'il était, pour tous les aspirants commissaires, comme un faiseur de roi – et pourquoi pas, dès lors, lui accorder le pouvoir à peine plus grand d'élever un micro-État à la dignité d'État membre ? Ce serait sans doute le sujet de son article du lendemain : « Et si les micro-États, de Saint-Marin à Monaco, d'Andorre au Liechtenstein et au Karst, étaient les dernières frontières de l'Europe ? », qui les comparerait habilement à des forteresses médiévales, laissées en arrière par l'avancée fulgurante de l'Europe démocratique, et finissant néanmoins par menacer son hégémonie si on continuait à les négliger ainsi.

Le juriste flamand Victor Bramqueert prononcerait tout à l'heure le discours de clôture. Son livre, *L'Empire du droit*, s'était imposé, l'année précédente, comme un étonnant best-seller européen. Sa thèse, diversement appréciée, mais provocatrice,

était que l'Europe n'avait jamais cessé d'être un empire, une fantastique survivance du droit romain. Il faisait même de Bruxelles une nouvelle Rome, et la fantasmagorie inaugurale de son livre – une balade, en l'an 4000, à travers les arcades de verre du quartier européen de Bruxelles – était plutôt convaincante. Verninkt lui-même, le directeur scientifique du Forum, s'était essayé à la vulgarisation, avec un petit livre qu'on avait lu avec intérêt : *Les Mathématiques, la Finance et le Monde*. Sa couverture reprenait la célèbre photo du siège hongkongais de la banque HSBC par Andreas Gursky et le résumé, au dos du livre, était résolument provocateur : « L'incroyable efflorescence de l'économie-monde, les prodigieuses profondeurs de la finance n'auraient pu exister sans une croyance sous-jacente aux vérités mathématiques, de l'analyse aux probabilités. Mais c'est sans nul doute à l'intuitionnisme que le capitalisme emprunte son incroyable puissance, physique et intellectuelle : la croyance, à la fois simple et vertigineuse, que, si le vrai est implacable, il n'est jamais connu à l'avance, il n'est connu qu'en tant qu'il est expérimenté. D'où la thèse révolutionnaire de ce livre : que la finance mathématique est l'histoire du vrai. » Verninkt était assis à côté de l'un de ses anciens étudiants, qui avait longtemps servi de plume à Barroso : c'était notamment lui qui avait rédigé son discours de Stockholm, quand l'Union européenne avait reçu le Nobel de la paix – « l'Europe devenue une fonction récursive », avait joliment dit Verninkt, qui s'amusait à comparer son élève à Leibniz, autre brillant mathématicien devenu diplomate, et inlassable artisan d'une réconciliation

entre catholiques et protestants. Il avait d'ailleurs suivi son patron chez Goldman Sachs, où il rédigeait diverses notes stratégiques en rêvant d'une réconciliation entre l'Europe endettée du Sud et celle du Nord aux budgets impeccables.

Les habitués des grands sommets, la cour itinérante de la mondialisation, étaient aussi représentés. Un start-upper hongrois, Rad Munkozy, distribuait des stickers pour un mystérieux fonds alimentaire mondial, une plateforme intelligente de régulation des échanges de céréales et d'oléagineuses destinée à supplanter la Bourse de Chicago, tandis que le mathématicien monténégrin prodige Milo Slipic menait l'offensive de la fintech, avec une plateforme de gestion révolutionnaire appelée Cassander, qui avait la réputation à peine exagérée de lire les marchés financiers avec quelques secondes d'avance.

Le prix Joachim-Spitz avait été remis la veille à JPMorgan pour ses remarquables efforts d'intégration des mathématiques financières à ses décisions stratégiques. C'était son ambassadeur de prestige, Tony Blair, qui avait reçu des mains du prince Jan l'imposant cube de verre, une œuvre de l'artiste suisse Mina Sloberski qui avait enfermé un morceau compact de calcaire blanc cubique dans une boîte en verre étanche. Celle-ci ne présentait pour l'heure que ses six faces immaculées et lisses, mais l'artiste avait préalablement imbibé la pierre d'une eau légèrement acide et promettait, pourvu qu'on expose l'objet à la lumière, qu'on y verrait bientôt apparaître un système karstique au complet, un réseau étincelant de grottes, de siphons et de gouffres.



## I

Plus ancienne banque du continent européen et vénérable institution financière, la Venezia aurait financé la première croisade, les voyages de Marco Polo et ceux de Christophe Colomb. C'est logiquement qu'elle a ainsi fini par rejoindre le Nouveau Monde, où, solidement arrimée au rocher de Manhattan, elle figure aujourd'hui parmi les cinq plus grandes banques américaines. Mais elle s'apprête à vivre la plus grande de ses révolutions, en accueillant une femme à sa tête. Et comme un clin d'œil à la longue histoire de la banque, celle-ci, après avoir fait toute sa carrière à la Venezia, où elle dirigeait jusque-là les opérations financières, a grandi dans un palais de la Sérénissime.

*Time Magazine*, décembre 1982.





L'étui au long doigt du christianisme trinitaire  
a laissé filer l'âme humaine.

*Le Nombre de Gorinski*

C'est la première monnaie, celle avec laquelle on peut tout acheter, l'outil universel.

À chaque rentrée, le mois de septembre est consacré aux billes, dans le grand bac à sable de la cour de récréation. Les billes ont toujours été là, par un commerce mystérieux. La règle implicite veut qu'on n'en achète jamais ; on les gagne seulement. Les billes, aussi éternelles que les grains de sable, sont un des éléments de l'univers. Mais chacune possède une histoire et une valeur propre. Les plus anciennes sont en terre cuite. Plus légères que les autres, un peu moins rondes, plus archaïques, elles roulent mal, peuvent se casser, perdre leurs couleurs. Les billes hélices, à peine plus récentes, sont en verre transparent et on observe à l'intérieur une petite spirale torsadée de couleur dont on se demande comment elle a pu être introduite ici – l'objet semble impossible à fabriquer. Les billes

agates, enfin, en porcelaine blanche, mais teintées d'un fuseau coloré, complètent cette génération – la génération des origines.

Flavio pressent qu'on y jouait bien avant sa naissance. Il est peut-être né des anciennes trajectoires déterministes qu'elles ont tracées en des temps reculés, l'étincelle de hasard qui l'a sorti du néant pourrait provenir de ce léger accroc à la surface immaculée de ces cailloux surnaturels, cette hélice pourrait être un fragment agrandi de son code génétique, ce pourraient être les mains d'un de ses ancêtres préhistoriques qui auraient roulé cette bille argileuse, ce premier symbole d'un infini futur. Il ignore comment elles ont dévalé le temps jusqu'à lui pour finir là, à l'intérieur d'un sac en velours, bien à l'abri de la lumière dans sa table de nuit.

Les autres billes apparaissent progressivement. Il faut heurter une bille adverse pour s'en emparer. Flavio agrandit sa collection. Le miracle, c'est que le nombre de billes en circulation semble augmenter toujours. Les richesses s'accumulent dans le bac à sable. Les billes elles-mêmes grossissent et les règles évoluent. On doit les déterminer très vite, la bataille devient essentiellement verbale, des formules bloquent celles de l'adversaire, des contresorts existent, tout se passe en quelques secondes, comme lors de cette vente à la criée à laquelle Flavio a assisté un jour en classe de mer – ce n'étaient pas les bêtes aux entrailles éventrées et aux milliers de tentacules qui l'avaient le plus impressionné, mais la vitesse indiscernable des mouvements des humains quand il s'agissait de déterminer la valeur des choses.

Et de nouvelles billes apparaissent, sans cesse et de plus en plus vite. Des billes chinoises, œils-de-chat, banquises ou amazonies. Des billes si précieuses qu'il devient dangereux de les jouer. La plus grande perte qu'aura à subir Flavio, c'est celle d'une bille neptune, toute bleue, qui devient immense quand il l'approche de son œil – aucune mer, aucun océan n'égalera plus jamais cet infini, une fois qu'il l'aura jouée, et perdue, contre son double rougeâtre un instant convoité.

Alors Flavio se retire de la compétition pendant quelques semaines. Il reste là, sans jouer, dans l'immense désert de sable, en repensant à sa planète disparue. Et il découvre, sous ses pieds, d'étranges formes, des formes inconnues. Ce sable est plein d'éclats de silex, aussi appétissants que des bonbons. Certains sont noirs, comme des réglisses, d'autres orangés et presque transparents, comme des bonbons au miel. Il n'hésite pas à les sucer pour les rendre aussi brillants que des billes, des billes aux formes anormales, fascinantes et injouables – existe-t-il un univers si monstrueux qu'elles pourraient y rouler comme elles roulent dans sa bouche ?

Les choses s'accélèrent encore et on voit apparaître les billes météores, énormes et violacées, métallisées en surface mais encore transparentes – elles ont l'air d'avoir été vraiment découpées dans le fond nébuleux du cosmos.

Flavio commence à faire d'étranges rêves de richesse. Il remplit, en pensée, le bâtiment de la cantine de la plus grande collection de billes qu'on ait jamais rassemblée – un jour, les femmes de la

cantine, en débarrassant, ont joué à celle qui saurait empiler le plus de pots de yaourt vides, et les piles, en équilibre instable, ont atteint le plafond. Flavio rêve de quantités similaires, d'un immense déséquilibre, de portes qu'on ne peut plus fermer, de fenêtres qui éclatent sous la pression cumulée de toutes les billes de l'univers.

Mais l'infini est là, déjà, autour de lui dans le grand bac à sable. Des billes nouvelles arrivent du monde entier. Des combats spéciaux s'organisent, même, avec l'arrivée de maxicals, qui valent trois ou quatre fois les plus gros météores, et qu'on appelle les galaxies – le calcul de la valeur est à la fois instantané et toujours juste, c'est là que s'exerce la véritable habileté des joueurs, bien plus que dans le jeu à proprement parler. Une sorte d'intelligence collective, de logos mathématique flotte au-dessus du bac à sable et Flavio répugne un peu à voir le hasard des parties le troubler.

Aucune singularité ne résiste aux estimations, toujours exactes, qu'on fait des nouvelles entrantes, le consensus se forme en quelques secondes. On finit ainsi par rejeter les minibilles, moins en raison de leur manipulation délicate que d'un rapport ambigu qu'elles établissent dans l'échelle des valeurs, qui privilégie la grosseur. De plus, sous leur incarnation métallique, celles-ci semblent proliférer anormalement, dérégulant le calcul de la rareté sur laquelle est fondé tout l'édifice de la valeur. Flavio comprend enfin, après qu'on a vu apparaître les mêmes billes métalliques, mais grosses cette fois comme des noix, d'où vient la

tentative de fraude, quand il entend un professeur parler de roulements à billes de camion.

La crise est cependant rapidement résorbée, avec l'apparition des billes nacrées, elles aussi gigantesques, mais dont les imperfections nombreuses ne laissent cette fois-ci aucun doute sur leur authenticité, sur leur origine incontestablement humaine, et non machinique.

Cela aurait pu durer toujours si on n'avait pas recouvert, un été, le bac à sable d'un asphalte définitif. C'est la fin de la saison des billes à la rentrée de septembre.

Flavio jouera encore une saison ou deux, seul, sur la moquette grise de sa chambre, mais sans le danger de perdre ou de gagner, l'intérêt du jeu n'existe plus vraiment.

La dernière fois qu'il jouera aux billes, ce sera sur l'écran de sa Game Boy, en faisant rouler une grosse bille blanche sur un labyrinthe tridimensionnel gris – la peur du néant, à chaque chute dans le vide, le conduira à arrêter très vite, et il finira même un jour par céder toutes ses billes à un jeune voisin qui l'aurait sans doute moins remercié s'il avait compris, comme lui, leur nature profondément mélancolique.

Il s'était d'ailleurs souvenu d'où étaient venues ses premières billes indifférentes et cette neptune qui lui manquait encore : du grenier d'une maison en Bretagne où on l'avait autorisé un jour à venir puiser à pleines mains dans un tonneau en plastique rempli à ras bord – le trésor pirate d'un enfant disparu.

La Renaissance comme réaction de l'Europe à deux événements distincts et accidentels – deux percées simultanées dans le grand dais constellé de son ciel mental, deux apparitions, au sens strict du mot, l'une géographique, l'autre archéologique. De pures intuitions de l'Histoire. En 1492, Christophe Colomb, parti chercher les Indes par l'autre côté de la Terre, s'égare dans les Antilles. L'aventure confine au grotesque : parti en ligne droite sur l'océan infini, Colomb parvient à s'échouer sur le premier obstacle venu, une île qu'il s'empresse de nommer du nom de son sauveur et qui ne fait même pas la taille d'un astéroïde mineur. La malchance de Colomb donnera lieu à une intéressante opération de recalibrage géographique quand le globe dut être déplié pour y loger le fuseau immense de l'Amérique inconnue.

*Le Nombre de Gorinski*

C'est un pays et c'est un village, c'est une montagne et c'est une vallée. C'est un bloc de calcaire brut, charrié par le Grave à travers les Alpes orientales et qui se serait finalement arrêté, après sa

lente traversée de l'Autriche, au bord du territoire slovène, quand le lit du fleuve s'était rétréci jusqu'à former une gorge étroite et vertigineuse. Ou bien, rendu de plus en plus léger par le développement d'un vaste réseau de galeries souterraines, le rocher serait remonté à la surface des Alpes et serait resté coincé entre les parois cristallines des duchés rivaux et des empires millénaires.

Le Karst semble ainsi flotter au-dessus de l'histoire européenne – l'histoire européenne comme un glacier invisible et tragique qui aurait laissé sur son parcours quelques blocs erratiques perplexes, quelques principautés inexplicables.

Les gorges du Grave protègent encore aujourd'hui, en amont et en aval, le rocher et ses dépendances – un bourg isolé, une petite plaine limoneuse qui sert de bassin industriel et, à l'aplomb du rocher, un bois ombreux et impénétrable, la forêt du Horvdt, gardée par des sentinelles de pierres déchiquetées. On peut à peine marcher, là-bas, entre les mousses et les branches pourries où le pied s'enfonce dans des enfers silencieux, c'est comme si la terre n'avait plus de surface – et les rares endroits où le sol résiste indiquent moins la présence d'un sentier que la crête tourmentée d'un lapiaz invisible. C'est une des dernières forêts primaires d'Europe et l'un des lieux les plus reculés du monde. Les arbres qui la bordent ont tout au plus alimenté en matière première les fabricants de mobilier miniature pour maisons de poupées de la Josefstrasse, ainsi que les fours dans lesquels on faisait cuire des assiettes en porcelaine aussi petites que des ongles – cela avait été, pendant des siècles,

toute l'industrie de la principauté, avant qu'on ne découvre qu'en chauffant mieux l'argile locale, une variété particulièrement pure de kaolin, on pouvait produire des dents de toutes les formes, humaines et mécaniques, ou les billes incassables des roulements de précision. À l'âge d'or de l'industrie karste, ces engrenages et ces billes de céramique blanches donnèrent naissance à d'étranges objets qui firent un temps la renommée du Karst, des petits calculateurs cylindriques poussés là comme une espèce particulièrement insolite et sophistiquée de champignons.

La vieille forteresse construite au sommet du rocher servit longtemps de borne frontière entre les trois grands duchés du sud-est du Saint Empire : la Carinthie, la Styrie, la Carniole. Des raisons dynastiques complexes, ainsi que le caractère supposément imprenable de la citadelle, ont cependant préservé le duché du Karst de toute annexion, et l'ont même laissé, au sein des empires et des fédérations ultérieures, dans un état de relative indépendance – ou de sujétion multiple.

L'histoire drôle a été souvent racontée : c'est l'histoire d'un Karste qui raconte qu'il a été dans plus de cinq pays. Alors tu aimes voyager ? lui demande-t-on. Non, je n'ai jamais bougé de chez moi. Je suis né dans l'Empire austro-hongrois en 1900, j'ai eu vingt ans dans le royaume des Serbes. Au milieu de ma vie, j'ai même été un citoyen du Reich, puis je suis devenu yougoslave, et maintenant que je suis vieux, pour la première fois de ma vie, je suis karste – mais je mourrai peut-être citoyen de l'Europe.



Le rattachement en apparence contre-nature du Karst, germanophone et catholique, à la jeune fédération yougoslave, plutôt qu'à l'Autriche, tient sans doute à l'examen trop rapide de sa situation ambiguë par les négociateurs du traité de Saint-Germain, destiné à statuer sur le sort de l'Autriche-Hongrie après la Première Guerre mondiale : le duché dut être jugé trop petit pour constituer un candidat valable au titre d'État-nation, et on dut surinterpréter certains signes qui plaidaient pour son rattachement à l'aire slave ou orthodoxe, comme ces spécialités culinaires à base de boulettes de viande, ces costumes trop bariolés des bergers ou encore cette légende, fréquemment rapportée par des ethnologues, d'une tribu grecque nomade oubliée qui aurait erré pendant des millénaires à travers les Balkans avant de s'établir ici, comme en attestait la survivance de certaines traditions mathématiques, à commencer par cette façon toute pythagoricienne qu'avaient gardée les commerçants de représenter les quantités sous forme pyramidale. On aimait aussi faire remarquer que les rues de Karstberg, la capitale, étaient disposées de telle sorte, autour de la place triangulaire de la cathédrale, qu'elles formaient une démonstration visuelle du théorème de Pythagore. Plusieurs voyageurs avaient également rapporté qu'on interdisait aux enfants d'apprendre à compter jusqu'à dix, pour garder au concept de nombre sa fraîcheur cardinale, et que plutôt que d'exiger d'eux qu'ils connaissent leurs tables de multiplication par cœur, on les incitait à construire leurs propres outils pour arriver, dans un délai presque égal, à des résultats

identiques :  $6 \times 7$ , c'était  $2 \times 3 \times 7$ , c'était  $2 \times 21$ , c'était  $3 \times 14$  – l'échafaudage, disait Gorinski, partage avec le dôme une forme commune.

Stanislas Gorinski, le réformateur des mathématiques, *le Gauss des Balkans*, était alors le Karste le plus célèbre d'Europe. Et il semblait avoir lui-même accredité ces légendes protochronistes quand il s'était proclamé l'héritier direct de Pythagore. Son hostilité envers son grand adversaire, le mathématicien allemand David Hilbert, devait d'ailleurs l'emmener encore plus loin en terre orthodoxe : de sa décision initiale de ne plus écrire de mathématiques qu'en caractères cyrilliques jusqu'à sa disparition inexplicquée pendant les purges staliniennes.

Privé de son génie national, le Karst put à son tour disparaître, comme le traité de Saint-Germain l'y incitait fortement. Seuls quelques rares spécialistes de l'intuitionnisme, cette logique nouvelle à partir de laquelle Gorinski avait voulu refonder toutes les mathématiques, se souvenaient encore de la principauté.

Les grandes nations d'Europe nommèrent, de loin en loin, quelques consuls dans la province yougoslave inutile, où ils dépérissaient d'ennui, fleurissant à dates régulières le monument d'hommage aux partisans karstes, et accumulant, sous le calculateur cylindrique qu'on leur offrait rituellement le jour de leur installation – dont ils échouaient en général à comprendre le fonctionnement et dont ils finissaient toujours par faire un presse-papiers –, les rares demandes de visa des mathématiciens qui désiraient voir le lieu de naissance de la doctrine ésotérique.

Mais même dans le domaine restreint des mathématiques exotiques on finit par se désintéresser du Karst. La figure légendaire de Gorinski s'effaça, remplacée, à l'Est, par celle de Kolmogorov, le stakhanoviste des mathématiques soviétiques, et à l'Ouest, par celle de Grothendieck, le pacifiste génial et apatride qui vivait en ermite dans les Pyrénées.

La société karste qui fabriquait ces cylindres mathématiques faisait dans le même temps face à la concurrence massive des calculatrices électroniques solaires – véritable miracle de la miniaturisation japonaise, à peine plus épaisses que des cartes de visite et faites pour tenir dans tous les portefeuilles du monde – qui devaient mettre définitivement fin au règne des calculateurs Spitz. La société, sur laquelle l'existence du Karst reposait presque exclusivement, au sein d'une Yougoslavie indifférente, s'était alors lancée dans la fabrication d'un autre fétiche susceptible d'encrypter à son tour l'évanescence génie national : une montre mécanique qu'on avait surnommée un peu vite « la Swatch des Balkans », et dont les possesseurs ironiques pouvaient à raison affirmer que si l'âme karste se confondait avec ses engrenages, celle-ci était assez mal en point.

Malgré ces rares réalisations, le statut de la nation karste était de toute façon indécidable et les quelques négociateurs du traité de Saint-Germain ayant été amenés à visiter le Karst, très attachés, pourtant, au caractère sacré de la doctrine Wilson sur l'autodétermination des nations, étaient logiquement passés à côté de son existence. « Qui

sont vraiment les Karstes, avait écrit un diplomate français : des Germains égarés, des Slaves balkaniques ? Ils parlent allemand mais se proclament les héritiers de Pythagore, ils sont catholiques mais ont développé pour les chiffres arabes une sorte de culte. Qui sont-ils vraiment, d'autres Magyars, des Bohémiens, des Basques ? Il est même impossible d'exclure totalement qu'ils soient turcs. Cependant, il semble acquis qu'ils maîtrisent très largement, sinon le serbo-croate, du moins le russe. »

Ce jeune diplomate observateur et perplexe, envoyé dans cette vallée perdue des Balkans, avait en effet été frappé par l'abondance des publications en cyrillique qu'il avait vues dans les devantures des librairies – mais il ne possédait pas les connaissances en mathématiques, ou en russe, qui lui auraient permis de reconnaître, dans toute cette littérature, le bulletin mensuel de la Société karste de mathématiques, dirigée par Gorinski et largement soutenue par le prince Anatol, l'héritier présomptif du trône, qui avait eu autrefois Gorinski pour précepteur, qui aimait les mathématiques et qui voyait dans son soutien constant à son ancien maître une façon subtile de réaffirmer la singularité karste. Le plus ancien duché de l'Empire austro-hongrois se rêvait alors en principauté indépendante.

L'Histoire en décida autrement et le traité de Saint-Germain marqua la fin de ces velléités, comme la rupture définitive avec Vienne, qui entraîna le duché dans les eaux troubles des Balkans yougoslaves, puis du monde communiste.

Le prince Anatol, dont la présence en France n'avait pas été jugée nécessaire au moment des

négociations, fut assassiné en pleine rue par un étudiant en mathématiques rendu prétendument fou par les théorèmes d'incomplétude de Gödel – on suppose que le déséquilibré aurait été manipulé par la police d'Alexandre, l'ancien roi des Serbes devenu, après la guerre, le premier souverain du royaume agrandi de Yougoslavie, un souverain décidé à se débarrasser des dernières structures vestigiales de l'Empire des Hohens- taufen et des Habsbourg, auquel se rattachait la lignée du prince.

Une autre hypothèse implique Gorinski. Il avait déjà disparu en Russie soviétique, mais il aurait échangé quelques lettres avec le meurtrier du prince.

Le prince Anatol laissait un unique héritier, le prince Emanuele, âgé d'à peine un an, qui mourrait en exil, à Monaco, sans avoir jamais revu son duché. Son fils, Jan, né en 1950, hériterait de son titre, essentiellement honorifique. Il serait le premier von Karst à exercer une activité civile, en devenant le mandataire monégasque d'une banque vénitienne, avant de se mettre à son compte, comme gestionnaire de fortune. Il deviendrait ainsi l'un des banquiers privés les plus appréciés d'Europe – même s'il demeure principalement connu, en dehors des cercles financiers, pour son éphémère aventure avec une princesse de Monaco.

L'Europe va se projeter, comme dans l'expérience des fentes Young, ondes et caravelles, sur la surface qui s'ouvre, par intermittence, de l'autre côté des pointillés de l'arc antillais.

*Le Nombre de Gorinski*

Flavio avait grandi au sud de Paris, au cœur de la forêt de Dourdan, dans la dernière maison avant les arbres, chez un couple sans histoire. Ils étaient plus âgés que les parents de ses camarades d'école et il les appellerait toujours, sans vraiment de certitude, papi et mamie. Flavio était orphelin. Il ignorait de quoi ses parents étaient morts, et même s'ils l'étaient vraiment. Il ne connaissait même pas leurs prénoms, et son nom à lui, c'était le leur, un nom aussi banal, aussi standard que la porte de sa chambre, mais un nom contre lequel son prénom sonnait faux. Les animaux contortionnistes qui dessinaient celui-ci en lettres colorées sur cette porte s'étaient peu à peu détachés, emportant la peinture. Sa chambre, qui donnait sur les arbres, était légèrement humide et Flavio

apercevait, derrière son prénom, le contreplaqué qui se gondolait un peu. Il y avait mis le doigt un jour. Le bois s'était enlevé écaillé par écaillé, comme l'écorce des platanes. Il avait découvert, enfin, après quelques séances de travail nocturne derrière le furet dressé sur ses pattes arrière du F majuscule, une étonnante structure cartonnée en nid d'abeille. Il avait pu rentrer tout son doigt à l'intérieur. Par une initiative qu'il s'expliquait mal, il avait déposé là un enfant Playmobil, qu'il n'arriverait pas à faire ressortir. Les années avaient passé et un jour il avait retrouvé, en rentrant du collège, sa porte repeinte. Les lettres avaient disparu, le trou était rebouché et il n'oserait jamais demander à son grand-père s'il avait ressorti la figurine ou si elle était prisonnière pour toujours.

Flavio n'osait jamais poser de questions. Il devenait, sans doute, qu'il existait un secret et qu'on ne lui dirait jamais la vérité. Il imaginait les choses les plus tristes : un accident, un assassinat, un double suicide.

Le plus ancien souvenir de Flavio remontait à la fabrication d'un livre illustré qu'il avait assemblé avec les divers écussons que son grand-père avait retirés de la voiture, une longue 604, qu'il venait d'acheter d'occasion. C'étaient de grandes images naïves venues de toute l'Europe, de Lourdes, d'Aix-la-Chapelle, de Saint-Jacques-de-Compostelle et même du Vatican, toute une Europe ancienne et touristique que Flavio avait transformée en une sorte de retable, réutilisant leurs faces autocollantes pour les attacher entre elles, ce qui avait fait de son maniement une expérience assez contre-intuitive :

si les images commençaient bien par défiler dans le sens conventionnel, il fallait repartir à l'envers une fois passées les Pyrénées et monter soudain, après Monte-Carlo, en accompagnant la surrection alpine, avant d'aller se perdre vers les Alpes autrichiennes.

La maison était très propre. La voiture était lavée chaque dimanche. Ils allaient à la messe quatre ou cinq fois par an. Flavio avait fait sa communion et sa profession de foi. C'était dans une petite chapelle au milieu des champs. Cette après-midi-là, dans une ambiance atemporelle, Flavio croirait en Dieu quelques heures. Mais c'est un autre bâtiment qui marquerait son enfance. Un musée de la préhistoire, en béton brut, une masse lourde et caverneuse, entouré de grès transformés par les hommes préhistoriques en polissoirs. Le temps lui était soudain apparu, à l'image du porte-à-faux qui surmontait l'entrée, comme quelque chose d'énorme, d'intimidant et de sacré. De dangereux, aussi : la structure était à l'image de ces masses galbées et menaçantes qu'il retrouverait, plus tard, sur la côte atlantique, une sorte de lave venue d'en dessous du monde, et à laquelle il pensait, parfois, comme à sa famille véritable. Une dimension tragique et inconnue du monde lui adressait ainsi quelques rapides appels.

En même temps qu'il avait découvert grâce à différents indices – un virement mensuel aperçu sur un relevé de compte, un passeport, rapidement caché, qui ne correspondait pas à la norme française – que ses grands-parents n'étaient pas ses grands-parents, Flavio avait découvert qu'ils



étaient des petits-bourgeois. La chose ne l'affectait pas comme si c'était une tare familiale, mais l'amusait plutôt. Ils étaient pudiques. Travailleurs. Elle était comptable dans une entreprise locale qui cultivait et qui congelait des herbes aromatiques. Il venait, lui, de prendre sa retraite de l'Office national des forêts – il avait fini sa carrière en tant qu'administrateur des grandes étendues de sable blanc de la forêt de Fontainebleau, et c'était comme si les grès de celle-ci, en forme d'animaux pétrifiés, appartenaient aussi à son histoire familiale – des dragons vaincus.

Flavio avait accompagné un jour son grand-père à Paris, au siège circulaire, pareil à un donjon, de l'ONF – aucune administration, même quand il serait, beaucoup plus tard, amené à visiter des palais présidentiels ou des chancelleries, ne l'impressionnerait jamais plus que cette modeste tour de dix étages qui décidait du sort des plus vieux chênes de France et des mers disparues.

Le globe comme un lustre déposé sur le sol  
avec tous ses cristaux taillés rendus facilement  
accessibles.

*Le Nombre de Gorinski*

Jan von Karst rencontra sa future épouse à New York en 1985, dans l'atrium en marbre rouge de la tour Venezia, siège de la banque que celle-ci dirigeait et dont il avait l'habitude de recommander les produits financiers à ses clients.

Ils parleraient toujours d'un coup de foudre.

Jan était au firmament de sa carrière de play-boy, de cette vie indolente qu'il se voyait bien continuer toujours auprès de sa clientèle raffinée et festive entre Gstaad et Davos, Saint-Tropez et Ibiza. Mais il se savait trop pauvre pour résister longtemps à un mariage et Ida représentait l'épouse idéale. Elle n'était pas la plus riche ni la plus belle de ses prétendantes, mais elle était d'origine karste comme lui, et comme lui condamnée à l'exil – une sombre histoire de mésentente familiale.

Elle était aussi plus âgée que lui, ce qui rendait

improbable qu'elle lui donne un jour un héritier – mais le royaume de Jan n'existait plus, et cela faisait longtemps qu'il avait subi une vasectomie pour se mouvoir plus librement dans le royaume de substitution qu'il avait choisi, un royaume rempli de princesses amoureuses et de mannequins opportunistes.

Elle s'appelait Ida Spitz et avait été surprise que ce nom ne lui dise rien – la famille Spitz, lui avait-elle appris, avait quasiment remplacé les von Karst : son oncle Ferdinand avait ainsi été le premier président de l'État fédéré du Karst.

Jan ignorait tout cela. Son père avait fui le duché cinquante ans plus tôt, et il n'avait plus aucun contact avec le Karst. Il était citoyen monégasque. La Yougoslavie ne l'avait jamais vraiment intéressé. Il avait tout au plus failli se rendre aux jeux de Sarajevo, l'année précédente, pour accompagner l'unique représentant de la délégation monégasque, un ami à lui, un très bon skieur, qui était arrivé quarante-septième de la descente, à seulement dix secondes du médaillé d'or. Mais il avait dû suivre la compétition à la télévision car son visa lui avait été refusé. À cause de son nom, apparemment. Comme s'il préparait un coup d'État, une restauration. Alors qu'il devait rester dix personnes tout au plus, dans toute l'Europe, à lui donner le titre de prince – et la plupart du temps de façon ironique. Il n'était même pas convié aux cérémonies officielles monégasques – quoique la raison en fût peut-être à chercher ailleurs, avait-il ajouté, songeur.

— Vous avez donc travaillé cinq ans pour la

Venezia à Monaco : quelle étrange coïncidence, et quel dommage que je ne l'aie jamais su. J'ai été votre patronne, et vous, vous êtes mon prince, avait-elle dit en rougissant, dans ce restaurant de Wall Street où elle l'avait invité à déjeuner. Vous êtes mon prince et si le Karst existe encore un peu, c'est grâce à ma famille, hélas.

Elle avait alors entrepris de raconter à Jan l'histoire du groupe Spitz, fondé par son père et son oncle, et détenu, encore aujourd'hui, par son cousin Gabriele.

— Si "détenir" a un sens au pays des conseils ouvriers et de la participation, l'avait interrompue Jan, qui avait dit là à peu près tout ce qu'il savait de la Yougoslavie communiste.

— Vous avez raison. Mais le régime a su très tôt s'attirer les soutiens de l'oligarchie industrielle naissante – la Yougoslavie de 1945 était encore très majoritairement paysanne, et ses rares usines devaient être protégées. Le minuscule Karst, où mon oncle venait d'inaugurer sa première usine, est apparu très vite comme un centre industriel vital. Les Karstes ont par ailleurs l'avantage d'être relativement indifférents au conflit larvé entre nationalités qui mine, depuis l'origine, l'histoire de la Yougoslavie : appartenir à une minorité germanophone en 1945 rend plutôt conciliant. Mon oncle s'est ainsi toujours bien entendu avec Tito, et l'un de ses deux fils compte aujourd'hui parmi les hommes forts de Belgrade, un proche de Stambolić et de Milošević – mais je doute que ces noms vous disent quelque chose. Le groupe Spitz est en tout cas rapidement devenu un élément central du

nouveau régime, un élément fédérateur, même, quand ses premiers succès industriels ont commencé à être visibles de l'étranger. Je suis sûre, au moins, qu'à défaut de connaître mon nom vous avez vu quelque part – pas aux poignets de vos clients mais dans les boutiques des aéroports – l'objet qui l'a rendu mondialement célèbre : la Spitz 2000, la "Swatch des Balkans", l'une des toutes dernières productions de l'usine historique de Karstberg.

— Bien sûr ! La fameuse montre qui est allée dans l'espace ! Je n'avais pas fait le lien.

— Exactement. Je vois que mon cousin maîtrise à la perfection le marketing à l'occidentale. Sa petite montre est allée jusqu'à la station spatiale Saliout, au poignet d'un cosmonaute, où elle a effectué plusieurs milliers de révolutions autour de la Terre. J'ignore par quel miracle mon cousin a réussi à convaincre Baïkonour de se mettre ainsi au service de l'industrie un peu bancal d'un pays non aligné – ou plutôt je crois le savoir, je crois voir d'où peut venir la connexion, mais cela nous entraînerait beaucoup trop loin. Vous connaissez Gorinski, le grand mathématicien karste ?

— Je connais ce nom. J'ai entendu mon père l'évoquer quand il était ivre. Il disait qu'il était responsable de la mort de son père et de la fin du duché du Karst. Il ne parlait d'ailleurs de tout cela, de son royaume perdu et de l'assassinat de son père, que quand il était ivre. Mais ma mère finissait toujours par le faire taire – comme si ça pouvait l'empêcher de boire. Et pour finir, il n'a presque plus rien dit, mais il a continué à boire, et il est

mort quand j'avais quinze ans. Il avait trente-cinq ans, l'âge que j'ai aujourd'hui. Trente-cinq ans, dont trente-quatre années d'exil.

— J'étais à son enterrement. Ma mère avait tenu à faire le voyage de New York avec moi. Je vous ai vu, ce jour-là, à la cathédrale Notre-Dame-Immaculée de Monaco. C'était une cérémonie étrange. L'Europe princière enterrait l'un des siens dans un parfait anonymat. Les princes et les rois avaient envoyé des délégations restreintes mais aucun chef d'État, aucun ambassadeur n'avait fait le déplacement. Même Rainier n'est pas venu. Les couronnes de fleurs étaient gigantesques. On voyait à peine le cercueil.

— Oui. La principauté a interdit qu'on les emporte jusqu'à la tombe. Le cimetière était trop petit, et il fallut tout charger dans un camion blanc. Je me souviens de ce camion bien mieux que du corbillard.

— Je suis désolée, vraiment.

Elle avait alors posé sa main sur la sienne et leurs doigts avaient fini par s'entremêler.

— Vous aviez déjà beaucoup de charme, ce jour-là. On aurait dit le mélange entre un petit garçon et un homme mûr. En fait vous n'avez pas changé, vous êtes resté cet homme, ce prince mélancolique.

Il lui avait souri et elle s'était demandé, devant ses adorables fossettes et ses dents impeccables, si elle n'avait pas un peu fantasmé toute cette mélancolie. Jan était à cet instant parfaitement fidèle à son image publique, au portrait habituellement dressé par la presse à scandale – celui d'un

play-boy irrésistible. Ida avait approché son visage du beau prince en exil et c'est ainsi qu'ils s'étaient embrassés, moins de deux heures après leur première rencontre dans le hall en marbre rouge de la tour Venezia.

On voit dans l'Europe le plus grand empire qu'il y ait jamais eu dans le monde : les empires espagnol et portugais d'abord, si grands qu'ils occupaient chacun un hémisphère complet, les empires anglais et français ensuite, qui couvraient ensemble près de la moitié des terres émergées. Mais l'idée d'empire, qui prit partout et qui cerna le globe, était condamnée à échouer en un seul lieu du monde, et là même où elle était née – comme si l'Europe l'avait expulsée d'elle.

*Le Nombre de Gorinski*

Il y avait un grand cerisier dans le jardin de Dourdan.

Chaque année, avec l'arrivée des cerises, le temps s'arrêtait, l'année interminable dérapait, juste avant l'été, sur les milliers de noyaux qu'on abandonnerait bientôt sur la terrasse. C'était la seule occasion pour laquelle Flavio avait le droit d'inviter des amis de sa classe, et ils passaient alors toute l'après-midi à récolter les cerises dans des seaux, à en manger encore plus, à se lancer des défis sur le nombre de



cerises qu'ils pourraient avaler et à se tromper sur les nombres, sautant de la dizaine à la centaine et pour finir oubliant de compter, avant d'atteindre des infinis nauséeux, accrochés au grand arbre à la sève translucide.

Flavio serait surpris d'apprendre un jour que l'arbre ne donnait qu'une année sur deux, et il se demanderait où étaient passées ces années disparues.

Il avait été encore plus surpris d'apprendre qu'il avait presque le même âge que lui – il lui aurait donné au moins cent ans. Il commença dès lors à se sentir une sorte de responsabilité à son égard, et renonça, pour ne pas l'abîmer avec des clous, à s'y construire une cabane. Son rôle de gardien allait même devenir problématique quand son grand-père lui offrit, pour ses sept ans, un petit lance-pierre à manche en bois clair, qui tenait parfaitement dans sa main, et dont le gros élastique de caoutchouc permettait de lancer des billes d'acier, à peine plus grosses que des noyaux, sur les merles qui dévoraient les cerises.

La possibilité de tuer avait représenté un choc pour Flavio, comme le serait, quelques années plus tard, la découverte d'un harpon à air comprimé dans le local de son club de plongée. Il avait jusque-là considéré ces merles moins comme une nuisance que comme d'excellents complices et informateurs : les cerises sur lesquelles ils avaient laissé l'empreinte de leur bec étaient censées être les meilleures de toutes. La présence du lance-pierre, sur sa table de nuit, pendant les courtes semaines qui avaient séparé, cette année-là, la

floraison de l'arrivée des cerises, avait soulevé le premier dilemme moral de son existence ; il avait, finalement, rendu l'objet à son grand-père sans l'avoir utilisé, et ils n'en avaient jamais reparlé – comme d'ailleurs ils n'avaient jamais évoqué ensemble la chasse, cette autre composante centrale de l'activité forestière.

Son grand-père lui avait en revanche longuement parlé de sa première affectation, bien avant Dourdan. C'était à une heure d'ici, au tout début des années 60, quand on avait décidé de faire passer l'autoroute Paris-Lyon tout droit à travers la forêt de Fontainebleau – et de saccager ainsi des centaines d'hectares de son beau sable blanc, de ravager des dizaines de blocs de son bestiaire de grès. L'autoroute primitive était constituée, à l'imitation des autobahns allemandes, de grandes plaques de béton séparées par des joints sonores. On ne construisait alors ni écoducs souterrains ni passages à faune pour assurer la continuité des écosystèmes, et cela avait été une véritable souffrance – il avait montré à Flavio des photos aériennes d'une immense trouée blanche qui lui avait évoqué la Transamazonienne. Flavio n'avait jamais entendu son grand-père lui parler de la guerre et tout ce qu'il en saurait, pendant longtemps, tiendrait à l'existence de ces plaques de béton posées à la va-vite sur le sable presque tropical de la forêt de Fontainebleau.

Le partage des tâches domestiques possédait, à Dourdan, un caractère immémorial. Rien n'avait changé, au fond, depuis des millénaires. Sa grand-mère cuisine et nettoie, son grand-père jardine et

repeint, Flavio range sa chambre et aide à débarasser la table. Le ramassage des mûres, à la fin de l'été, au milieu des fougères, et la confection de confitures, constitue un des événements de l'année. La première fois où sa grand-mère avait demandé à Flavio de l'aide pour ouvrir un pot trop fortement scellé à la place de son grand-père, qui regardait la scène en souriant, avait représenté un rite de passage aussi marquant que sa communion. À cet instant, Flavio avait appris qu'il n'était plus seulement un enfant, mais qu'il était destiné à devenir un homme.

Un arbre recouvert d'épines faisait la fierté du jardin familial. C'était un *araucaria* du Chili, qu'on appelle aussi *désespoir des singes*. Flavio le voyait de sa fenêtre. Il lui évoquait la théorie d'un anthropologue qui racontait, à la télévision, que le creusement du Grand Rift, venu couper la forêt primaire en deux, avait permis la naissance de l'homme, par l'apparition soudaine d'une savane : les grands singes n'ayant plus d'arbres où s'accrocher étaient devenus bipèdes. Flavio, le soir, avait l'impression de contempler ici, dans cette espèce exogène, vert sombre et mélancolique, le destin de l'humanité entière.

Flavio s'intéressait à la science. Il avait lu et relu, dans le petit coin documentation de sa classe de CE2, un livre illustré sur les inventeurs, ainsi que la totalité des brochures pédagogiques que la compagnie électrique nationale mettait alors à la disposition des élèves pour vanter les merveilles du monde qu'elle venait de construire : le barrage de Serre-Ponçon, l'usine marémotrice de la Rance, le

surgénérateur Superphénix. Tout cela lui plaisait infiniment plus que les livres de la bibliothèque familiale : c'était un enfant de vieux, dans une maison où tout s'était arrêté un peu avant l'époque de sa naissance. On trouvait, dans la bibliothèque, les livres de Peyrefitte sur le réveil de la Chine et ceux de Labro sur l'Amérique – c'est au dos de l'un d'eux que Flavio avait découvert, avec une crudité qui l'avait étonné, qu'on pouvait *coucher* avec une femme. Il y avait aussi quantité de livres sur les plantes, quelques manuels d'écologie, comme des livres sur l'Atlantide ou les soucoupes volantes, des prix Goncourt, des recueils, reliés et chronologiques, des meilleurs romans de tous les Prix Nobel, une biographie de Giscard, un recueil de Pompidou, un livre sur Tabarly, un autre sur de Gaulle. Quelques œuvres complètes, parfois dépareillées, de Racine et Hugo, qui ressemblaient à des livres fictifs, et qui n'avaient jamais été ouvertes. Parmi eux l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, en deux énormes tomes. Flavio avait été attiré par le mot « mœurs », qui laissait présager une œuvre érotique. Ce serait bientôt son livre préféré, un livre plein d'empires perdus, de civilisations à conquérir et de royaumes oubliés.

Les Espagnols et les Portugais se sont perdus dans le Nouveau Monde, ils ont détruit des civilisations par mégarde, fait fondre leur Dieu en lingots et ruiné en retour leurs royaumes hébétés. Les Français, plus au nord, ont laissé aux Indiens les rudiments d'une république fondée sur le commerce de la fourrure – une république sadomasochiste qu'ils importeront bientôt chez eux, en attachant leur roi à un appareil de torture inédit.

*Le Nombre de Gorinski*

Jamais elle ne le lui avouerait, mais leur rencontre avait été préméditée. L'idée en avait germé quelque mois plus tôt dans l'esprit d'Ida – une idée de vengeance. Une idée italienne, un argument d'opéra : il était un play-boy cosmopolite, elle était l'une des reines de Wall Street, ils avaient une lointaine origine commune, un pays qui n'existait plus, mais qui, comme dans une vieille légende, pourrait peut-être réapparaître à chaque fois qu'ils seraient réunis.

C'était en tout cas ce qu'elle avait entrepris de lui raconter aussitôt après leur baiser.

Jan l'avait laissée faire, il avait l'habitude de jouer au prince charmant, c'était une modalité courante de ce genre de premiers rendez-vous, cela fonctionnait toujours assez bien – un fantasme féminin universel.

La fantaisie était cependant cette fois plus précise que d'habitude : Ida semblait vraiment se prendre au jeu.

Elle était née en 1945, elle aurait bientôt quarante ans. Un âge terrible, dans la conception que Jan se faisait des femmes, surtout quand on n'avait pas eu d'enfant, comme il le supposait. C'était sans doute un aspect douloureux de sa vie, et il s'était retenu de l'interroger à ce sujet. Cela présentait néanmoins, de son point de vue d'amant, un certain nombre d'avantages. Il avait expérimenté toutes les formes de seins, toutes les formes de vagin, et les vagins des femmes qui n'avaient pas enfanté lui avaient paru plus étroits, et leurs seins plus fermes – il avait souvent eu cette discussion à la tombée du jour, sur le pont d'un yacht, avec tel ou tel de ses clients : les atouts physiques des femmes sans enfants étaient incontestables ; elles étaient, dans ses fantasmes sexuels, les équivalents un peu vieillies des vierges.

Ida portait un tailleur strict, qu'elle avait cependant laissé entrouvert sur une chemise en soie blanche transparente. Elle n'avait pas de soutien-gorge et on distinguait parfaitement ses seins, dont les tétons fondaient légèrement le tissu. Des seins petits, c'était un inconvénient, mais fermes, c'était une consolation.

Ida avait deviné la question que le prince s'était

abstenu de lui poser, et elle n'était pas certaine qu'elle ne lui aurait pas menti – elle préférait pour l'instant parfaire son image de businesswoman infallible, de banquière carriériste. Jusque-là habitué à des créatures outrancièrement dépendantes plutôt qu'à leur créancière inatteignable, Jan était fasciné. À cet instant, Ida dominait toutes les femmes de sa vie : aucune d'elles, aussi riche soit-elle, ne pouvait se passer de l'existence des banques, de l'existence d'Ida qui dirigeait l'une des dix plus grosses banques mondiales, la Venezia de New York – la seule qui soit dirigée par une femme. Le *Time* avait fait d'elle son homme de l'année, entre Wałęsa et Reagan, mais elle avait toujours évité d'entrer dans les détails de sa vie privée. Au risque, parfois, d'être désignée comme une proie ou un trophée.

C'était de cette façon, elle le sentait, que Jan la regardait alors. Allait-il jusqu'à se dire qu'il serait celui qui parviendrait à épouser « la fiancée de Wall Street » ? Cette comédie n'était pas entièrement désagréable et elle ne lui apprendrait que beaucoup plus tard qu'elle avait eu un enfant, autrefois, il n'y avait pas si longtemps, mais presque dans une autre vie. Elle venait d'entrer à la Venezia. C'était un accident. Ou une expérience. Elle sortait alors avec un Français, un jeune étudiant en philosophie venu un semestre à Columbia. Il avait reconnu l'enfant, qui avait toujours vécu à Paris, c'était plus facile ainsi – l'étudiant avait un père très fortuné. Elle traversait l'Atlantique une fois par mois pour passer le week-end dans l'hôtel particulier du jeune homme, devenu un intellectuel en vue, le leader de

# Aurélien Bellanger

## Le continent de la douceur

« L'Europe à l'apogée de sa puissance était déjà un continent à l'agonie : la bête avait mordu la mer comme elle aurait lâché la proie pour l'ombre. »

Autrefois monarchie prospère, la petite principauté du Karst, nichée au cœur des Balkans, semble aujourd'hui oubliée de tous. Ida, une riche banquière d'origine karste, a retrouvé à New York le prince héritier déchu. Elle est persuadée qu'ensemble ils parviendront à restaurer la splendeur de son pays natal. Mais d'autres intérêts sont en jeu, et Ida devra affronter des résistances inattendues, menaçant le fragile équilibre de l'Union européenne. Le destin du continent de la douceur est sur le point de basculer...

« Un roman absolument prodigieux et extrêmement drôle. »

Arnaud Viviant, *France Inter*

« Déjanté et savant, baroque et érudit, l'un des meilleurs livres de la rentrée. »

Bernard-Henri Lévy, *Le Point*





Le continent de la douceur  
**Aurélien Bellanger**

Cette édition électronique du livre  
*Le continent de la douceur* d'Aurélien Bellanger  
a été réalisée le 12 février 2021 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072921261 - Numéro d'édition : 373400).  
Code Sodis : U35513 - ISBN : 9782072921292.  
Numéro d'édition : 373403.